

Ghyslaine Gau, Ana Pi et Annabel Guérédrat

Saison 2021-22



© Ghyslaine Gau

Votre collaboration commence en 2012. Quels sont les chemins, les raisons ou envies qui vous ont réunis pour les projets *Women Part Two* et *Women Part 3* ?

— Annabel Guérédrat

En 2011, je sortais d'un duo avec le chorégraphe tchadien Hyacinthe Abdoulaye Tobio. Dans notre travail, nous avons beaucoup interrogé *Peaux noires, masques blancs* de Frantz Fanon. Puis, j'ai rencontré Elsa Dorlin, ce qui m'a permis de découvrir sa thèse sur la matrice culturelle de la race et d'ouvrir un chantier nouveau pour moi : l'afrofémisme. J'étais à la recherche de deux autres femmes performeuses noires : à cette occasion et au Brésil, je fais la connaissance de Monica Da Costa, Ghyslaine Gau, puis Ana Pi. Je réalise *Women Part One* avec Monica Da Costa à Rio de Janeiro. Puis *Women Part Two : you might think i'm crazy but i'm serious*. C'est une citation de Janet Jackson, extraite d'une chanson qu'elle a écrite, *The Principle of pleasure*, qui a été repris par des afro-féministes noires américaines pour parler de la question de l'érotisme comme puissance chez les femmes noires et pour évoquer entre femmes noires les problématiques qui leur sont propres. À ce moment-là, je propose à Ghyslaine Gau et Ana Pi d'intégrer le processus de création, qui se termine en 2013. Ensuite chacune revient à ses projets respectifs. En janvier 2019, je les rappelle pour faire un *Women Part 3*, elles acceptent à condition que l'écriture du projet soit collaborative, et non pas dirigée par moi. Je trouvais cela très sain, très riche, car cela permet de faire confluer trois regards, trois personnalités, trois identités et trois manières d'aborder l'afrofémisme. Cela montre la complexité de cette thématique et célèbre la différence entre nous, femmes noires.

— Ana Pi

Quoiqu'il arrive, nous sommes au travail. Par exemple, du temps où j'étais dans le master Exerce, je voyais Ghyslaine Gau dans des cours, dans le studio Bagouet pour la présentation de ce que l'on appelait alors les « domaines ». J'étais enchantée de savoir que cette personne était là. Je me disais qu'un jour, il faudrait que je fasse sa connaissance. À la même époque, j'ai rencontré Annabel de manière informelle. Nous avons célébré chez elle l'anniversaire d'une autre artiste, qui participe aussi en quelque sorte à tout cela, Nadia Beugré. Il y a une magie des rencontres dans le terrain de la danse dite « contemporaine ». On est toujours en train de chercher qui sont nos camarades : Montpellier est c'est endroit qui a permis que l'on se repère.

Parmi les fils souterrains de votre rencontre, il y a également l'œuvre de la poétesse féministe Audre Lorde « *Sister Outsider* ». Outre la notion de sororité, elle apporte au féminisme un regard situé, critique, grâce auquel l'expérience et l'oppression spécifique des femmes noires se donnent à entendre. Peut-on dire également que la lutte contre les processus d'invisibilisation est au cœur de votre démarche ?

— Annabel Guérédrat

La question de l'invisibilité était très présente dans *Women Part Two*. Avec Elsa Dorlin, Audre Lorde était l'une des références déterminantes : c'était mon livre de chevet, on se faisait des lectures à voix haute, on dansait, on performait sur *Sister Outsider*. Audre Lorde agit comme un révélateur : la question de l'invisibilisation est à la fois puissante et sournoise. En tant qu'artiste et femme noire vivant dans l'hexagone, je ne me rendais pas compte d'être invisibilisée. Et c'est grâce à la lecture d'Audre Lorde que j'ai commencé à comprendre que j'étais dans un espace de création où les artistes noirs peuvent être interprètes pour des chorégraphes blancs, mais ne peuvent presque jamais être eux-mêmes chorégraphes. Il y a manifestement une invisibilité des artistes noirs et des femmes noires dans l'histoire de la danse contemporaine française. C'est une question qui se pose peut-être moins aux États-Unis. Mais il n'y a pas qu'Audre Lorde, il y a aussi Anna Halprin. Elle a accompli, dès les années 60-70, un travail de rencontre entre les communautés noire et blanche aux États-Unis. Or, à ma connaissance, c'est un travail qui n'a pas été fait en France. Cette question de l'invisibilité est d'autant plus violente qu'elle ne concerne pas seulement la société en général, mais se loge au cœur même de nos pratiques performatives, de l'art contemporain. On se demande comment projeter nos désirs et qui nous représente ? Si personne ne nous représente, nous devons nous représenter nous-mêmes. Se rendre visible, se représenter devient une sorte de combat. Il y a d'abord la colère, la lutte, puis la résilience, la régénérescence. Aujourd'hui, nous sommes en 2022, j'ai l'impression qu'avec *Women Part 3* on a réussi quelque chose de très beau, de très fort.

— Ghyslaine Gau

Pour ma part, j'ai découvert la question de l'invisibilité bien avant ma lecture d'Audre Lordre. J'en ai pris conscience très jeune : j'ai grandi en banlieue parisienne, je circulais dans beaucoup de milieux différents, où j'étais toujours en très grande minorité. C'est quelque chose qui a toujours été présent à mon esprit. J'avais mis en place un système : lorsque j'arrivais dans un lieu, je comptais les personnes non blanches. Ce qui m'a particulièrement intéressé chez Audre Lordre, et en particulier dans *Sister Outsider*, c'est le rapport à l'érotisme et au plaisir. C'était nouveau pour moi, même si j'avais déjà en tête son importance, de reconnaître l'énergie du plaisir, de lui accorder une place prioritaire dans nos projets, nos créations, notre rapport à l'autre et à notre histoire. C'est quelque chose de très fort de trouver une sensualité, un érotisme dans le rapport à ma peau noire, à mon expérience de femme noire et d'y trouver de la puissance. C'était cela, pour moi, la vraie découverte dans *Sister Outsider*. Dans *Women Part 3*, le déploiement, l'ancrage de l'érotisme est manifeste. On s'empare d'espaces, d'outils, de paroles et de tout ce dont on a envie de se saisir sans se justifier. On construit une planète afro-féministe qu'on ouvre d'abord à des femmes afro-descendantes, mais aussi à un public de personnes blanches, pour partager ces ressources et les faire circuler. C'est un chemin que je trouve très beau, depuis notre première rencontre jusqu'à aujourd'hui.

— Ana Pi

En 2019, le désir était aussi de faire un état des lieux plus large. Aujourd'hui, il y a des personnes comme Beyonce ou Chimamanda Ngozi Adichie qui font circuler cette parole de manière populaire. Chimanda Ngozi Adichie a écrit de nombreux ouvrages fictionnels, notamment à l'intention des enfants. Mais il y a aussi des youtubeuses qui abordent la question de la beauté. À l'époque où l'on a travaillé pour la première fois ensemble, on ne trouvait pas la variété de fond de teint que l'on trouve aujourd'hui. Au-delà de nous, la parole s'élargit. Pour donner des exemples plus globalisés, il y a des figures importantes comme Michèle Obama ou au Brésil la philosophe noire Djamila Ribeiro. Elle a publié de nombreux ouvrages qui recueillent les paroles des femmes qui nous ont précédées comme Lélia Gonzalez – qui était très importante du point de vue international. Durant le mouvement des Blacks Panthers, Angela Davis disait que le Brésil n'avait pas besoin d'elle, parce qu'il avait Lélia Gonzalez. En France également, il y a des personnes qui sont désormais plus entendues sur le plan médiatique, comme Rokhaya Diallo, Assa Traoré ou encore Françoise Vergès. C'est donc un contexte d'ensemble qui nous amène à moins nous focaliser sur ce que le champ chorégraphique programme ou efface. Dans le monde entier, il y a un mouvement en expansion qui fait entendre la parole des femmes noires, mais aussi celle des personnes transgenres, des peuples originaires de toutes les terres, des personnes des milieux ruraux. Cela rejoint notre parole d'un point de vue écologique. En dix ans, on a pu voir cette évolution : tout d'un coup, on s'aperçoit que l'on est dans un moment de transition vers plus de visibilité. Il y a également quelque chose qui fait partie de notre travail dès 2019, c'est l'envie de parler du futur, tout en ayant un regard tourné vers le passé. Nous avons souhaité convoquer dans notre projet des figures très importantes, comme les sœurs Nardal, qui sont les premières femmes martiniquaises à étudier à la Sorbonne et ont énormément contribué à faire entendre la parole de la négritude. Mais aussi Joséphine Baker, qui va rentrer au panthéon, ou encore Rosetta Tharpe qui est considérée comme la matriarche du rock'n'roll. On ne veut pas être protagonistes de la tragédie de l'invisibilité : en définitive, c'est un immense chantier qui appartient à tous. Cela appartenait à nos ancêtres, mais cela appartiendra aussi aux générations futures, car on ne peut combattre le sexisme, la misogynie, le racisme par une exposition, une pièce ou même un ensemble de spectacles. C'est un problème tellement lié à la structure capitaliste, que c'est un travail énorme qui a commencé avant nous et qui va continuer.

— Ghyslaine Gau

Il y a quand même des résistances différentes selon les pays. En France, sur la question de la visibilité, c'est le documentaire d'Amandine Gay, *Ouvrir la voix*, qui a montré pour la première fois à l'écran des femmes afro-descendantes en dehors du cadre de l'interview. Elles parlaient très directement de leurs expériences intimes, témoignant de la manière dont le système agit sur leur quotidien. Ce film a tourné en France dans des réseaux plutôt parallèles, dans des maisons de quartiers, des cinémas, avec à chaque fois une protagoniste du film pour le présenter. Il y avait un public important, dont beaucoup de personnes blanches, pour lesquelles cela a été comme un électrochoc. Beaucoup d'entre elles me disaient qu'elles n'avaient pas idée de la violence des intrusions quotidiennes, de la violence de l'exploitation des personnes noires par des personnes blanches.

En voyant votre exposition et en vous entendant, je ne peux m'empêcher de penser à la thèse de Frantz Fanon dans *Peaux noires, masques blancs*. Il affirmait que la décolonisation des esprits devait nécessairement passer par la violence. Or, votre installation va à rebours de cette dimension, il y a une grande place accordée au plaisir, à la sensualité, à l'apaisement. Est-ce une manière pour vous de décoloniser les corps ?

— Anabel Guérédrat

La question du plaisir est très visible dans le film où nous sommes toutes les trois ensembles dans la rivière. Je la relie à la question du soin, de l'attention à soi et aux autres, au fait de se glorifier, s'encenser, de se reconnaître comme sœurs, se festoyer. On déploie effectivement une forme de douceur, parce qu'on en a besoin. C'est une offrande à la rivière, un rituel de sororité. La question de la violence je l'associe plus volontiers à celle de la colère, mais comme le disait Audre Lordre, à une colère qui n'est pas culpabilisante, mais qui agit comme une chirurgie réparatrice. Cependant, reste à savoir ce que l'on peut faire après le temps de la colère. Qu'est-ce qui se passe en termes de réparation, de guérison, d'intégration cellulaire, d'embodiment ? C'est là qu'intervient pour moi la notion de soin, du *care*, du *radical care*. Cela devient quelque chose de central : il y a eu un déplacement entre 2012 et 2022 : *Women Part 3* est beaucoup plus lié à la question du soin et du plaisir que *Women Part Two*, qui était lié à la question de la colère et de l'affirmation de soi. Cela reste, d'après mon expérience, un stade obligatoire pour pouvoir accéder au plaisir, à la sensualité, à la douceur. C'est un travail que je m'offre, car je ne trouve pas forcément douceur autour de moi, on ne va pas nécessairement me donner les outils pour y accéder, c'est donc à moi de chercher comment la mettre en place. Le rituel, à mes yeux, est lié au soin : partager des rituels entre femmes noires permet de nous « empuissance ». Prendre soin de soi est l'une des réponses possibles à la violence, une réponse possible pour « se défendre », en écho à l'ouvrage d'Elsa Dorlin. Cela peut être une manière de dépasser, de faire face à la violence, mais aussi de tendre un miroir à ceux et celles qui nous brutalisent. Ce miroir nous le tendons également vers nous pour apprendre à nous aimer : nous festoyons notre beauté intérieure et extérieure, nous considérons notre importance, nos forces, nos fragilités, notre dignité de femmes noires, de femmes métisses. Cela touche la question de l'émancipation, de la liberté, c'est-à-dire qu'il faut se sentir suffisamment libre pour se rendre nues à la rivière, pour se festoyer, s'enduire d'huile. Dans le contexte de la Martinique, la question de la lutte, de la résistance face aux humiliations sera toujours présente, mais en même temps il ne faut pas oublier la question du soin. Il n'y pas d'antinomie : on a besoin à la fois de pouvoir se défendre et de prendre soin de soi. La question de la résistance elle dépasse peut-être le stigmate ou l'humiliation que l'on peut recevoir de la part de l'homme blanc, du gouvernement. Il peut y avoir une forme d'affranchissement qui peut passer par la colère, par des gestes violents comme le déboulonnage des statues, mais à mon sens cela n'empêche pas la guérison.

— Ana Pi

Ce n'est pas juste une question d'humiliation, vraiment pas. Par exemple, au Brésil, toutes les 23 minutes, un jeune noir est assassiné par l'État. Dans le travail d'Annabel, on peut voir l'intoxication délibérée de ce territoire français, outre marin, qui s'appelle la Martinique. Le racisme n'est pas « seulement » quelque chose qui affecte notre estime de soi : c'est un danger léthal. Pour survivre, il faut tout d'abord pouvoir s'aimer. Or, qu'est-ce que l'amour, sinon le fait de prendre soin ? Pour lutter contre la mort, il y a plusieurs moments : celui de la prise de parole en public, celui de la documentation, etc. Mais à chaque instant, la question du soin est présente, parce qu'il ne s'agit pas de devenir célèbre ou tout autre motif futile. Le but, c'est de vivre ! Ce sont des choses à la fois primordiales et élémentaires : la dignité, la liberté, la santé. Le travail, comme le disait Fabienne Ex-Souza, consiste à se situer : alors que nous connaissons une pandémie mondiale, nous avons récemment pu voir, sous un genou, un homme noir qui disait : « je ne peux pas respirer ». Ce n'est pas binaire, il y a de la place pour la douceur, pour la colère, pour la douceur comme stratégie. Lorsque l'on crie, il est facile pour l'autre de se boucher les oreilles. L'autoportrait filmique proposé par Ghyslaine engendre une écoute différente : on peut parler de racisme, sans utiliser des mots fatigués comme « blanc », « noir », « racisme », car c'est partout. De même, on peut parler du sexisme, sans forcément parler de « femmes », « d'hommes », etc. Nous essayons de déplacer le langage pour, d'un point de vue stratégique, faire en sorte que la communication se fasse au plus vite. Le but, c'est que l'on puisse obtenir une écoute, une parole. Les personnes qui souhaitent être nos alliées doivent être capables de faire irradier cette parole. *Women Part 3* n'est pas quelque chose de thématique, on parle d'humanité, tout simplement.

— Ghyslaine Gau

Pour revenir sur la question de la violence, je crois qu'il faut faire attention à ne pas généraliser. Il n'y a pas une condition, ce sont des histoires multiples. Pour ne pas effacer la complexité de chaque être humain, il faut prendre en considération les micro-violences comme les violences extrêmement visibles. De même, il faut être attentif aux micro-victoires, comme aux grandes conquêtes, ou bien aux petits soins, comme aux guérisons collectives. Les stratégies que l'on trouve pour survivre sont toujours très personnelles, elles relient des histoires de familles, des histoires de peuples, des contextes variés, mais aussi des capacités : ce n'est jamais linéaire. On va expérimenter la violence dans certains contextes, donc pour trouver la force d'aller vers le soin, il faut faire un long chemin. Nous parlons assez facilement du *care*, mais c'est parce que nous avons chacune eu la possibilité de le faire : nous avons pu trouver la force et les outils pour nous défaire de certains schémas. De pouvoir les regarder, prendre de la distance avec eux, d'apprendre à les détourner. Il s'agit de récupérer ce qu'on nous a volé pour nous reconstruire petit à petit, mais il s'agit aussi de s'inventer : nous ne sommes pas uniquement dans la reconstruction, mais aussi

dans l'invention de soi en tant que personne humaine et digne. Le soin est partout : lorsque je fais la cuisine ou lorsque je m'adresse à quelqu'un, je mets du soin, c'est une pratique.

— Ana Pi

Oui, et c'est une pratique dont les femmes noires sont spécialistes ! Dans toutes les rues du monde, qui prend soin des nourrissons ? Nous sommes spécialisées en tant que nounous, infirmières, femmes de ménage, etc. Sur ce point, on rejoint en un sens les hommes noirs. Pendant la pandémie, qui était dans la rue en train de livrer de la nourriture ? Qui était en train de faire la cuisine ? Qui était en train de s'occuper des récoltes ? Je crois qu'il faut protéger certaines voix, par exemple la question du soin risque de perdre de sa force si on la considère comme une tendance. Pour nous, c'est bien plus qu'une tendance ou un concept contemporain. C'est comme l'éco-féminisme : ce n'est pas une vue de l'esprit, c'est une base ! Je viens d'une lignée de lavandières : c'est n'est pas autre chose que du soin et l'endurance. Bien sûr, les livres aident, mais dans nos existences, dans notre passé, les femmes et les hommes cultivaient déjà dans ce type de rapports. C'est pourquoi nous les honorons par notre présence. De nombreuses personnes n'ont pas eu besoin de penser au soin, parce que nous étions en train de prendre soin d'elles. Or ces personnes veulent maintenant devenir les protagonistes principaux du care. Je trouve cela très dangereux. Je voudrais que mes collègues chorégraphes prennent leurs responsabilités, qu'ils n'usurpent pas ces choses si précieuses pour la vie sur terre. Il ne faut pas niveler, rendre superficiel tout cela. Si les femmes noires qui sont à la base de la pyramide accèdent à des formes de pouvoir, les décisions seront autres, car elles savent ce qu'est la famine, l'exploitation, etc. C'est un autre schéma qui va se manifester : c'est une alternance qui est nécessaire, y compris pour la planète, ce n'est pas quelque chose de belliqueux. On aime la durabilité, on aime la terre, on aime respirer, on aime bouger, prendre soin de nos peaux, de nos cheveux, cela agit sur la vision du monde que l'on défend.

Le soin est quelque de substantiel à vos existences comme à votre travail artistique, mais est-ce que vous le considérez comme une fin ou un moyen pour accéder à une forme d'émancipation ou de révolution ?

— Annabel Guérédrat

À mes yeux, le soin est une finalité en soi, ce n'est pas un moyen. Nous ne sommes pas dans un geste machiavélique ou calculateur, mais au contraire dans la réappropriation de nos rituels. Prendre soin de nous, en tant que femmes noires, c'est une fin en soi qui n'est pas récupérable prendre soin de soi, ce n'est pas forcément quelque chose de laborieux : ce peut être aussi une manière de retrouver la sensualité, le plaisir. Lorsque nous avons présenté l'exposition en Martinique, nous avons également lié cette question du soin aux gestes à l'égard des nourrissons, des jeunes mères, des femmes violentées de l'Union des Femmes de la Martinique, des personnes transgenres. Cela ne signifiait pas que notre mission était la prise en charge ces personnes discriminées. Mais nous avons la connaissance et le désir de partager les manières de prendre soin de soi. Ce n'est pas un objectif, mais quelque chose qui est déjà incorporé. Pour se référer au *radical care*, si on arrive à prendre soin de nous à l'intérieur de la communauté afro, c'est déjà la révolution, car on sort du système de la plantation, de la répression coloniale, on dépasse les États, les machines de torture. Par exemple, lorsqu'en Martinique on cherche des parcelles non contaminées par la chlordécone pour faire des plantations saines ou que l'on rejette la monoculture de la banane, c'est aussi une manière de prendre soin de la terre et de soi. C'est révolutionnaire parce que l'on oblige le marché à se défausser, on outrepassa le monopole de la grande distribution détenu par les Békés, qui sont les premiers descendants des premiers colons. Ce sont des stratégies de soin révolutionnaires. Je pense qu'en 2022 il est intéressant de dépasser la pensée fanonienne : elle date quand même des années 60, elle est liée au contexte de l'Indépendance de l'Algérie. Il faut la contrebalancer avec la perspective expérientielle des femmes noires. Nous sommes un petit groupe, pourtant notre exposition a également, à sa manière, une portée révolutionnaire. Parce que c'est un travail à trois, c'est une co-écriture sans chorégraphe ou metteur en scène qui dirige la pièce verticalement. Parce que cette exposition c'est aussi un lieu de ressources, qui offre à la fois des références et des expériences. Peut-être que la révolution aujourd'hui va exister dans des endroits en apparence plus modestes, comme dans les îles des Caraïbes. Peut-être que c'est là que tout va se jouer, que les enjeux se manifestent. Même si nous sommes dans une forme de globalité, il faut penser au niveau local.

D'ailleurs, l'infiniment petit a récemment démontré sa puissance : le virus de la Covid-19, qui est infiniment petit, a profondément réorganisé la société. Il y a une expression d'Angela Davis, très connue, qui dit que lorsque la femme noire bouge, c'est toute la société qui bouge. Lorsque trois femmes noires se meuvent dans un paysage chorégraphique contemporain, c'est tout ce paysage qui se déplace. Si la monoculture de la banane est nocive, la monoculture dans le champ chorégraphique ne l'est pas moins ! Pour que la terre soit fertile, il faut qu'il y ait de tout. Lorsque l'on voit qu'il y a qu'un seul type de corps et d'imaginaire sur le corps humain, cela ne peut que produire qu'une uniformité stérile.

— **Annabel Guédrat**

Dans *Women Part 3*, il y a une projection dans le futur, mais aussi une attention à quelque chose d'ancestral.

— Propos recueillis par Noémie Charrié, dans le cadre de la saison 2021-2022